

GIORGIO VAN STRATEN

Le livre  
des livres perdus

RÉCIT TRADUIT DE L'ITALIEN  
PAR MARGUERITE POZZOLI

*un endroit où aller*

*ACTES SUD*



*AVANT-PROPOS*

LE RISQUE  
D'UNE IMPOSSIBILITÉ



C ECI est mon voyage sur les traces de huit livres perdus, des livres aussi légendaires que les mines de la ruée vers l'or : tous les chercheurs sont convaincus qu'ils existent et que ce sont eux qui les découvriront, mais en réalité, nul ne dispose de preuves irréfutables ni de parcours sûrs pour y parvenir.

Dans mon cas aussi, les signes sont fragiles, et faibles les espoirs de retrouver ces pages. Et pourtant, le voyage en vaut la chandelle.

Les livres perdus sont ceux qui ont existé et qui, aujourd'hui, n'existent plus.

Il ne s'agit donc pas des livres oubliés qui, comme cela arrive généralement, disparaissent peu à peu de la mémoire de ceux qui les ont lus, s'évaporent dans l'histoire de la littérature, s'évanouissent en même temps

que l'existence de leur auteur. Ces livres-là, il est possible de les retrouver dans le fonds d'une bibliothèque, et un éditeur curieux pourrait toujours les republier. Parfois, on n'en sait plus rien, mais ils existent encore.

Ce ne sont pas, non plus, des livres qui n'ont jamais vu le jour, pensés, attendus et rêvés, mais qui n'ont pas été écrits en raison de certaines circonstances. Bien sûr, là aussi, nous sommes face à un manque, à un vide impossible à combler. Mais il s'agit de livres qui n'ont jamais existé.

Pour moi, les livres perdus sont ceux que leur auteur a écrits, même si, parfois, il n'a pas réussi à les terminer ; des livres que certains ont vus et même lus, mais qui ont ensuite été détruits ou dont on n'a plus eu de nouvelles.

Les motifs qui conduisent à leur perte sont des plus variés. Ces textes peuvent être tombés sous le couperet de l'insatisfaction de l'auteur, en quête d'une perfection souvent inatteignable. Certes, on peut soutenir que si celui qui les a écrits n'en était pas satisfait, nous ne l'aurions pas été nous non plus, et que, si l'insatisfaction animait certains auteurs contemporains, ce serait une excellente chose pour tous. Mais nous

nous retrouvons ensuite à lire les œuvres qu'un individu courageux a soustraites à la volonté destructrice de l'auteur, comme dans le cas, céléberrime, de Kafka, et nous mesurons alors la chance qu'a constitué le non-respect de cette volonté.

Les circonstances historiques peuvent avoir créé un vide sur le terrain ; surtout la Seconde Guerre mondiale, car c'est une guerre qui a pénétré partout sans faire de distinction entre la ligne de front et les arrières, entre militaires et civils. Et les tentatives pour mettre en lieu sûr ce qui avait été écrit n'ont pas toujours été couronnées de succès.

D'autres fois, c'est la censure, voire l'autocensure, qui est intervenue, car ces livres apparaissaient comme scandaleux, dangereux, et pas seulement au sens figuré si l'on considère que, au XIX<sup>e</sup>, et même au XX<sup>e</sup> siècle, l'homosexualité était considérée comme un délit.

Il est aussi arrivé qu'un oubli, ou une distraction, ait provoqué un incendie ou un vol (par ailleurs, de peu d'utilité pour celui qui l'avait commis : que pouvait-il bien faire de toute cette paperasse ?), détruisant ainsi des années de labeur, contraignant l'auteur

à recommencer de zéro, à supposer qu'il en ait eu la force.

Et puis, il y a la volonté des héritiers, en particulier des veufs et des veuves, et leur volonté de se protéger eux-mêmes, de protéger la réputation de leur conjoint de l'inachèvement de son œuvre, ou de préserver la vie des personnes représentées et reconnaissables dans ces écrits.

Dans les huit histoires que je raconterai, on trouve des exemples de toutes ces situations. La conclusion est toujours la même : le livre évoqué semble perdu à jamais, même s'il reste parfois l'hypothèse que quelqu'un, quelque part...

Chaque fois que, dans ma vie, je suis tombé sur un livre perdu, j'ai ressenti la même impression que lorsque j'étais enfant et que je lisais des romans parlant de jardins secrets, de téléphériques mystérieux, de châteaux abandonnés : l'occasion d'une recherche, la fascination pour ce qui nous échappe, et l'espoir d'être le héros capable de résoudre l'énigme.

Dans ces romans pour enfants, en effet, la solution arrivait à la fin du livre, évidemment suggérée par l'auteur, même si elle



m'apparaissait comme le fruit de ma sagacité et de mon imagination.

Alors que je n'ai retrouvé aucun de ces livres perdus, du moins au sens traditionnel du mot "retrouver". Il m'est plutôt arrivé, comme on le verra dans le premier chapitre, de lire un roman avant qu'il se perde, mais de ne pouvoir en empêcher la destruction.

Peut-être est-ce justement à cause de ce manque, et de cet échec personnel, que j'ai décidé de me mettre sur les traces d'autres livres perdus, d'en raconter les histoires comme s'il s'agissait d'aventures. Je l'ai d'abord fait dans une série d'émissions radiophoniques, en compagnie de quelques amis que passionnaient ces auteurs et ces livres. Ensemble, nous avons parcouru les chemins qui avaient conduit à leur disparition, partiellement consolés par les pages qui subsistaient et que nous pouvions continuer à lire.

J'ai ensuite décidé de reparcourir ces chemins, mais seul, comme nous le faisons parfois avec les lieux où nous avons été heureux, dans l'espoir de retrouver les mêmes impressions, et peut-être aussi pour comprendre si certains indices, que j'avais négligés à tort, ouvraient de nouveaux horizons

sur la manière dont les choses s'étaient réellement passées. Évidemment, j'ai continué de tâtonner dans le noir, mais – et cela arrive de temps à autre, lorsqu'on voyage seul – j'ai remarqué des choses auxquelles, en voyageant accompagné, je n'avais pas prêté attention.

Chaque livre perdu a sa propre histoire qui ne ressemble à aucune autre, si l'on excepte certains détails permettant d'établir d'étranges relations, par exemple entre Romano Bilenchi et Sylvia Plath (un roman inachevé et un conjoint qui décide pour eux), entre Walter Benjamin et Malcolm Lowry (tous les deux voulaient réécrire *La divine comédie* à leur façon et n'y sont pas parvenus). Mais ce qui est sûr, c'est que le feu revient avec une fréquence inquiétante. En effet, une grande partie des pages perdues que nous évoquons a été brûlée, et cela nous amène à réfléchir sur leur fragilité. Car nous parlons d'époques (les deux siècles qui ont précédé le nôtre) où le papier permettait la conservation des mots écrits par les hommes. Et comme on le sait, le papier brûle très facilement.

On pourrait se dire qu'aujourd'hui il est plus rare de perdre un livre, car les

innombrables supports sur lesquels nous pouvons les sauver excluent le risque qu'ils soient détruits à jamais. Et pourtant, il me semble que, dans certains cas, c'est justement l'immortalité qui est aussi fragile que le vieux papier, et que ces chaloupes de mots que nous essayons, avec ténacité, d'amener jusqu'à la haute mer pour que quelqu'un les remarque et les accueille dans son propre port, peuvent disparaître dans un espace infini, tels des astronefs à la dérive dans l'univers, qui s'éloignent de nous à grande vitesse.

Mais par ailleurs, ces disparitions sont-elles seulement, et exclusivement, des pertes ?

Il y a quelque temps, je suis tombé sur un vieux cahier dans lequel j'avais recopié des phrases qui m'avaient plu. L'une de celles-ci était tirée de la *Recherche* de Marcel Proust. Elle disait :

Mais pour déchaîner cette tristesse, ce sentiment de l'irréparable, ces angoisses qui préparent l'amour, il faut – et c'est peut-être ainsi, plutôt que ne l'est une personne, l'objet même que cherche anxieusement

à éteindre la passion – le risque d'une impossibilité<sup>1</sup>.

Et si la passion qui me saisit, qui nous saisit face à ces livres perdus, avait les mêmes origines que la passion amoureuse décrite par Proust ? Si c'était justement le risque d'une impossibilité qui justifiait ce mélange de fougue et de mélancolie, de curiosité et de fascination, qui croît à l'idée que cette chose a existé, mais que nous ne pouvons plus la serrer entre nos mains ? Si c'était le vide qui nous fascinait, car nous pouvons le remplir avec l'idée que ce qui manque est peut-être la tesselle décisive, parfaite, irremplaçable ?

Et puis, ces livres deviennent des défis lancés à l'imagination, à d'autres écritures, au développement de passions nourries par leur propre impossibilité. Ce n'est pas un hasard si plusieurs de ces pages perdues ont fini par susciter l'écriture de nouveaux livres.

Mais ce n'est pas seulement cela, il y a autre chose encore.

Dans un roman écrit à la fin du siècle dernier, Anne Michaels a écrit :

1. Le lecteur trouvera les références des citations dans la Liste raisonnée des pages 161 *sq.*

Il n'y a pas d'absence s'il persiste au moins le souvenir de l'absence [...]. Si quelqu'un n'a plus de terre, mais qu'il lui reste le souvenir de cette terre, il peut toujours dessiner une mappemonde.

Voilà, ce livre est ma mappemonde personnelle, constituée des souvenirs des livres absents que – hormis l'un d'entre eux – je n'ai pas pu lire. Et, s'agissant d'une mappemonde, quand je me suis demandé dans quel ordre raconter ces histoires – devais-je recourir à un critère chronologique ou alphabétique, ou bien à des analogies qui auraient conduit d'un cas à l'autre ? –, j'ai fini par choisir la géographie : un tour du monde en huit volumes, et non en quatre-vingts jours. Je suis parti du livre que je n'ai pas réussi à sauver, je suis parti de ma propre maison parce que celle-ci, comme celle de Romano Bilenchi, se trouve à Florence ; puis, je me suis déplacé à Londres, et, tel Phileas Fogg, je suis revenu à Londres après un parcours circulaire, en passant par la France, la Pologne, la Russie, le Canada et l'Espagne.

Et à la fin du voyage, j'ai compris que les livres perdus ont quelque chose que tous

les autres livres n'ont pas : ils nous laissent, à nous qui ne les avons pas lus, la possibilité de les imaginer, de les raconter, de les réinventer.

Et si, d'un côté, ils continuent de nous échapper, de s'éloigner malgré nos tentatives pour nous en emparer, d'un autre côté, ils reprennent vie à l'intérieur de nous et, à la fin, comme le temps proustien, nous pouvons dire que nous les avons retrouvés.